## Bella, itinéraire mémoriel

## Par Janine GERSON-PÈRE

D'abord, quelques mots pour me présenter...
J'habite Manosque depuis quelques années alors que j'ai toujours vécu à Paris. Même si mon métier ne m'a pas portée vers l'écriture, j'ai toujours aimé écrire. J'ai participé pendant plusieurs années à des ateliers d'écriture et je suis correspondante de presse au journal *La Provence*. Par ailleurs, je participe à des séminaires destinés à des nouveaux retraités pour leur expliquer l'importance d'écrire son récit de vie, et ce problème de transmission intergénérationnelle concerne tout le monde.

Le livre dont je vais vous parler aujourd'hui est un ouvrage dans lequel il y a deux femmes:

Marianne, la narratrice, c'est un peu moi bien sûr, et Bella, sa mère, née à Salonique et venue en France dans les années 30. D'un côté, la narratrice a volontairement occulté le passé pour mener sa vie basée sur les silences et les nondits. De l'autre côté, Bella n'a jamais parlé des années de guerre, ni des traumatismes qui s'en suivirent. Au cours d'un dialogue qui va enfin s'instaurer entre la mère et la fille, le destin de

celle-ci sera bouleversé par tout ce qu'elle en-

« Après la guerre, il était mal venu d'évoquer les années passées. Les rescapés éprouvaient un sentiment de honte, comme s'ils portaient une part de responsabilité. Une retenue inexplicable les enfermait dans un mutisme malsain. Une double peine en somme. Ils n'avaient pas envie de parler et les autres n'avaient pas envie d'entendre. Aujourd'hui, maintenant que les langues se délient, tous les survivants disent que dans les années cinquante, l'heure n'était pas au drame ni à la désolation, ils se sentaient entièrement isolés s'ils évoquaient l'extermination des leurs. C'est tout juste si on ne leur reprochait pas de refuser de participer à l'immense joie de vivre qui régnait dans le pays. Tous les éléments étaient donc réunis pour qu'une chape de silence s'abatte sur une génération. Le déni d'un traumatisme n'est-il pas une manière de se protéger et de protéger ses enfants ? En conséquence, dans notre famille comme ailleurs, pendant des décennies et par un accord tacite, nous avions soigneusement évité d'aborder le passé pour nous consacrer au présent, lequel ne manquait pas de problèmes quotidiens à résoudre. » (Extrait de la page 11)

tendra.

Voulant protéger leur descendance – au cas où ... - certains avaient même changé de nom, ce qui leur valait le qualitatif de « Juifs honteux ». Ils ne pouvaient prévoir que leurs petits enfants demanderaient souvent de retrouver leur nom d'origine. A l'époque, l'intégration consistait à devenir transparent, à s'assimiler sans faire de vagues. La seule façon de se distinguer, nous répétait notre mère pour nous encourager, était d'être meilleurs que les autres en classe! Mais à trop vouloir s'assimiler on risque d'oublier ses traditions. Les adultes et les enfants ont donc oscillé entre silence, psychanalyse et résilience. Chacun a vécu à sa façon ce traumatisme. Il a fallu cinquante ans pour que

les langues se délient. En l'occurrence, je pense que le discours très courageux du Président Chirac (en juillet 1995) a été un tournant dans l'histoire de la France. Cinquante ans, c'est sans doute le temps nécessaire pour qu'un pays qui avait mal à sa mémoire, aussi bien qu'un individu, puisse trouver le courage d'aborder son passé.

C'est à partir de ce moment-là que – comme par miracle – certains éléments d'un puzzle se sont mis en place dans ma vie et que j'ai décidé de briser le mur du silence et d'interroger ma mère. Je voyais qu'elle vieillissait et qu'il devenait urgent de lui demander de parler. Nous avons

N°74 2014

découvert de vieilles photos... Je suis allée à une réunion d'un cercle de généalogie juive. Le responsable voulait réaliser un film sur les Juifs de Salonique...

Ma mère avait fait comme tout le monde. Elle s'était murée dans un silence protecteur et ne nous avait guère transmis de traditions religieuses. Comment continuer à croire après Auschwitz, disait-elle. Elle avait rejeté toute forme de religion et ne nous avait pas appris le judéo-espagnol. Ou est-ce moi qui n'avais pas voulu l'apprendre? Pour moi pendant mon enfance, le fait d'être juive ne comportait que des inconvénients. Pas de père à la maison. Pas de grands-parents où aller passer les vacances. Pas

de tante, pas d'oncle, pas de cousins avec qui chahuter, pas de grandes tables familiales. C'était l'incompréhension, la solitude, et des difficultés de tous ordres.

Par contre, à partir du moment où ma mère a accepté de parler, elle a retrouvé une certaine justification. C'était presque un flot ininterrompu. Elle était fière d'être écoutée. Elle revivait son enfance, son adolescence mais ce fut beaucoup

plus douloureux d'évoquer les années de guerre et les déportations. J'allais dans sa maison de retraite, avec mon magnétophone. Elle racontait. Je l'écoutais.

Vous savez que la communauté juive était florissante à Salonique. On lisait de nombreux journaux en français. La culture française avait une aura, un parfum particulier. Elle a évoqué avec délices les plats préparés, les couleurs, les odeurs, les saveurs. Les fameuses aubergines que l'on fait brûler à la flamme sans cesser de les retourner. Le Port avec la Tour Blanche, le quartier de la Juderia composé de petites maisons en bois, entièrement détruit pendant le

grand incendie de 1917. De nombreux sociologues rappellent que le noyau de toute culture passe par sa cuisine et que c'est particulièrement vrai pour les Juifs de Salonique (Edgar Morin). Bien entendu, elle a raconté aussi ses années passées à l'école de l'Alliance ou les professeurs étaient imprégnés de culture française puisqu'ils y avaient fait leurs études. Ils commentaient en classe les programmes de la Comédie Française, les fastes du Château de Versailles, faisaient circuler des magazines montrant la mode parisienne. De fil en aiguille, elle a retrouvé le nom de Melle Amaraggi, et le refrain de la chanson de l'Alliance. Alors qu'elle aurait voulu devenir enseignante, ses parents



l'ont envoyée dans un atelier où elle a appris la couture. Puis Élie, le frère aîné, vient à Paris en éclaireur. Il faut rappeler à ce moment un point d'histoire. Auparavant Salonique était turque et est devenue grecque en 1912. La vie fut alors plus difficile pour les Juifs sous le régime grec que sous le régime ottoman, lesquels ont commencé à partir soit vers la France soit vers l'Amérique. Élie habite dans le quartier de

la Roquette à Paris où vivaient la majorité des Juifs grecs ou turcs. C'était « du Bosphore à la Roquette! »Ils avaient recréé une communauté autour du café Le Bosphore, et le magasin *Les cinq continents*. Ils vivaient entre eux, se réunissaient le dimanche autour de borrekas et de romances judéo-espagnoles. C'est donc tout naturellement que Bella viendra rejoindre son frère à Paris, avant de faire venir les parents. Alors que la grande sœur Esther est envoyée au Brésil pour épouser – contre son gré – un riche cousin.

Au fur et à mesure que Bella raconte ses souvenirs à sa fille, celle-ci réalise combien elle a été N°74 2014

coupée de ses racines et éprouve le besoin de les retrouver. Elle réalise aussi qu'elle n'a rientransmis à son fils adolescent, lequel lui ferasans aucun doute le même reproche. Elle se rend d'ailleurs dans le quartier de la Roquette chercher des traces de son passé. Mais aujourd'hui, plus de Bosphore, plus de *Cinq Continents*. A la place, des commerçants chinois. Plus aucune trace du passé.

C'est à ce moment-là que – comme par hasard, mais le hasard existe-t-il? – elle entend parler de l'association Aki Estamos, *Nous sommes là, bien là* - et qu'elle se rend à une réunion mémorable au Bois de Vincennes. [Je ne comprenais rien, mais je me sentais proche de tous ces sons, ces mots, ces intonations, le déroulé de cette langue. C'était de l'émotion pure.] Elle découvre que cette association veut faire revivre les traditions judéo-espagnoles par le biais de cours de langue, d'ateliers-cuisine, ou même d'un voyage à Salonique. Elle découvre aussi qu'elle fait partie d'une communauté.

En parallèle, Bella continue à égrener ses souvenirs. De semaine en semaine, elle raconte, raconte, comme si elle voulait se libérer de tout ce poids de silence qu'elle avait gardé en elle. Et elle se sent écoutée. La transmission est en marche, même si c'est douloureux.

Mais revenons dans les années 30. Quelques années après son arrivée à Paris, on lui présente Jo qu'elle épousera et dont elle aura deux enfants pour lesquels ils demanderont la naturalisation aussitôt, toujours dans un souci d'intégration. Ils sont heureux, entourés de leurs familles respectives, et ne veulent pas entendre les bruits de bottes.

Aujourd'hui, on se pose beaucoup de questions sur l'aveuglement de ces Juifs, en raillant leur naïveté. Quand une lettre d'Esther arrive du Brésil pour les conjurer de partir, ils ne veulent pas, ils ne peuvent pas y croire. On leur dit « attention, Hitler veut exterminer le peuple juif.

Pogroms, Nuit de Cristal, synagogues brûlées. C'est pour eux tout simplement incroyable, inconcevable. De plus ils se sentent à l'abri en France. Léon Blum est Président du Conseil. Ils vivent dans le pays des droits de l'homme et ils pensent qu'ils seront protégés. Nous qui connaissons la suite de l'histoire, les évènements leur ont donné tort.

Toujours est-il qu'à la déclaration de guerre, Jo fera partie des engagés volontaires étrangers et découvrira la méfiance, les réticences de l'administration envers les E.V.E., ainsi que le surnom des « régiments ficelle ». Pendant ce temps, Bella sera – comme des milliers d'autres – sur les routes de France avec ses deux enfants. Vous connaissez la suite.

Mesures antijuives, port de l'étoile jaune, interdictions de certaines professions, réquisitions d'appartements souvent sur dénonciation de concierges ou de voisins, rafles (avec même un rafle spécifique des Juifs grecs le 7 Novembre 1942), arrestations, Drancy, puis départ pour les camps de la mort. C'est ainsi que mes parents ont été amenés à se cacher et à nous mettre à l'abri, à la campagne, mon frère et moi. Cette période a été si douloureuse pour moi que je l'avais volontairement occultée. Je ne voulais pas évoquer ces deux années passées loin de mes parents, dans une ferme, et je n'avais jamais repris contact avec la femme qui nous avait pourtant cachés. Et pourtant, à la suite du récit de ma mère, et voulant écrire un livre retraçant l'histoire de ma famille, je suis retournée sur les lieux et j'ai rencontré Suzanne. Illustration d'un itinéraire mémoriel. Suzanne a raconté que nous avons été baptisés pour nous protéger. Comme je voulais aller au bout de mon enquête, j'ai contacté l'abbé qui a recherché dans ses archives et qui a retrouvé non seulement nos certificats de baptême mais aussi un document signé par nos parents dans lequel s'engageaient à nous laisser pratiquer la religion chrétienne. En parallèle, j'ai repris contact avec

N°74 2014

des cousins que nous avions perdus de vue. J'ai écrit à mes cousins à Rio de Janeiro, que je suis allée voir. Et j'ai participé à un colloque à Salonique avec l'association Aki Estamos.

Vous savez peut-être comment ça s'est passé à Salonique.

Les Juifs ont été rassemblés sur la place de la liberté, dans la chaleur d'une journée de juillet 1942. Le cimetière a été rasé avec l'aide des chars grecs et c'est sur cet emplacement qu'a été construite l'Université. De plus, les Nazis ont brûlé les fichiers d'état-civil avec la volonté évidente de détruire toute trace du passé. Des trains sont partis en mars 1943 vers les camps d'extermination et la communauté a été détruite à 98 %. La libération de Salonique date du 30 Octobre 1944. Après la guerre, les quelques survivants qui sont revenus ont eu un retour très difficile (1950 sur 56.000). Leurs maisons, leurs magasins étaient occupés. Ils n'étaient inscrits nulle part pour chercher du travail et c'est grâce aux organisations internationales qu'ils ont pu obtenir des soutiens. La vie après-guerre ne fut pas facile non plus en France. Longtemps, nous avons attendu le retour des déportés. Mais il a fallu se rendre à l'évidence, notre père n'a pas fait partie des survivants.

A partir du moment où ma mère a parlé, j'ai eu le sentiment qu'elle était en paix et que son devoir de transmission accompli, elle pouvait partir tranquille, apaisée. Nos rendez-vous étaient devenus des moments importants pour elle comme pour moi, au



cours desquels il y a eu de vrais échanges forts et émouvants.

Ce qu'elle m'a transmis pendant ces entretiens, il était évident que je me devais d'en faire quelque chose pour transmettre moi aussi à mon fils et aux générations futures. C'est ainsi que je suis devenue *passeur de mémoire*, que j'ai trouvé ma place au sein de ma famille, dans la société, et par rapport à mon identité. Même si je ne suis pas devenue religieuse, je me sens plus en accord avec mon judaïsme. J'ai donc écrit ce livre avec deux objectifs : écrire l'histoire de ma famille pour laisser une trace, mais aussi mettre en lumière la communauté juive salonicienne entièrement décimée, dont on ne parle guère, donc doublement oubliée.

D'ailleurs à la lecture de mon livre, des amis non-juifs ont découvert l'existence d'une communauté juive à Salonique et Madame Simone Veil m'a écrit pour insister sur l'importance de la transmission.

« Hier, j'ai écouté une émission à la radio sur la généalogie. Tu sais cette mode qui consiste à rechercher ses origines, pour les transmettre aux nouvelles générations. A mon avis, ce n'est pas un simple passe-temps, cela relève sûrement d'un besoin plus profond de s'ancrer dans l'histoire. La petite et la grande histoire. Le journaliste citait un adage populaire qui allait entièrement dans ce sens : « On avance mieux quand on sait d'où l'on vient ». Je confirme. Alors, il m'est venu une idée. Dans chaque famille, il faut aussi un « passeur de mémoire ». Quelqu'un qui prend à bras le corps les recherches généalogiques, qui fouille dans les archives, qui écoute les personnes âgées, qui classe des vieilles photos, et qui finalement écrit l'histoire de la famille pour laisser une trace. Notre histoire n'est pas seulement individuelle, mais elle s'inscrit dans l'histoire universelle. Dans notre cas, c'est d'autant plus important qu'il n'y aura bientôt plus personne pour témoigner. Et j'ai pensé que la seule personne capable de se lancer dans une telle aventure, c'est toi. Fais-le pour nos parents afin qu'ils ne soient pas morts pour rien. Fais-le aussi pour nos enfants afin de les aider à se construire. Comme le prône le Talmud, on ne peut donner que deux choses à ses enfants, des racines et des ailes. Si ce n'est pas toi, qui d'autre le fera ? » Extrait de la page 120